



Norbert Wolf, *Die Kunst des Salons. Malerei im*

*19. Jahrhundert*, Munich : Prestel, 2012, 288 pages

Gabriel Montua

Il y a peu de sujets dont l'historien de l'art Norbert Wolf n'ait traité, de *Giotto di Bondone* à *l'Art Déco*<sup>1</sup>. Son tour d'horizon du XIX<sup>e</sup> siècle, *Die Kunst des Salons. Malerei im 19. Jahrhundert* a été publié en 2012 en Allemagne chez Prestel ainsi qu'en France chez Citadelles & Mazenod sous le titre *L'art des Salons. Le triomphe de la peinture du XIX<sup>e</sup> siècle*. L'édition française reprend l'intégralité de la version originale allemande, autant au point de vue du contenu que du grand format (36 cm, 286 pages) et de la haute qualité des 230 reproductions. On note seulement deux différences, toutes deux relatives à la présentation du livre : l'édition française, en évoquant le « triomphe » du sujet dont elle va traiter, se dote d'un sous-titre beaucoup plus grandiloquent, peut-être pour aller à l'encontre de la mauvaise réputation dont a longtemps pâti en France l'art officiel du XIX<sup>e</sup> siècle. Toutefois ceci ne veut pas dire que dans l'édition allemande le sous-titre plus neutre annoncerait un ouvrage un peu terne, car le livre encore fermé rayonne déjà avec sa couverture recouverte de satin rouge foncé qui en fait un objet du genre « coffee table book » encore plus voluptueux et approprié au sujet dont il va traiter : cette peinture du XIX<sup>e</sup> siècle qui a souvent été dénigrée comme étant tellement sensuelle qu'elle en devient « kitsch ».

C'est justement sur la catégorie du kitsch que s'ouvre et se clôt l'ouvrage. Dans sa reconstruction de la fortune critique de la peinture non avant-gardiste du XIX<sup>e</sup> siècle, Wolf lui attribue une fonction sociale de divertissement des foules qui viennent s'émerveiller devant des tableaux à sujets dramatiques ou attendrissants. Avec l'avènement du cinéma vers 1900 et sa possibilité de provoquer des sensations encore plus fortes, l'art des Salons perd son rôle de divertissement. Ceci expliquerait le déclin de cette forme d'art et la naissance de l'art moderniste avec son repli sur des considérations purement esthétiques ou formalistes, sans aucun égard pour l'accessibilité du grand public, car celui-ci, à en croire Wolf, délaissait les Salons pour aller se distraire au cinéma. Par la suite, le premier regain d'intérêt pour le côté kitsch du XIX<sup>e</sup> siècle se fit sentir pendant les années 1960. Avec l'ouverture du Musée d'Orsay, accompagnée du livre révisionniste de Robert Rosenblum<sup>2</sup> et d'une réévaluation des sujets picturaux du XIX<sup>e</sup> siècle dans une perspective postmoderne (éclectisme, hétérogénéité), l'intérêt pour cet art presque tombé dans l'oubli n'a fait que grandir et se voit aujourd'hui confirmé par l'esthétique numérique et le souci de réalisme haute définition des films hollywoodiens (p. 17-21, 147), ainsi que par des œuvres délibérément « kitsch », comme celles de Jeff Koons (p. 17). Dès les premiers pages, Wolf essaye donc de situer le sujet qu'il va traiter dans la perspective de sa fortune critique, tout en calquant sa propre prise de position sur celle déjà formulée par Rosenblum vingt-

**Regards croisés.**

Revue franco-allemande de recensions  
d'histoire de l'art et esthétique  
Numéro 3 / 2015.

- trois ans plus tôt : il s'oppose à une vision linéaire de l'histoire de l'art reposant sur les avant-gardes, histoire qui exclut la peinture des Salons et, par là, retire au XIX<sup>e</sup> siècle une grande partie de son patrimoine culturel (p. 266-267).

Là où Wolf blâme un récit linéaire, il en introduit un autre, car cette chronologie de la réception de l'art du XIX<sup>e</sup> durant le XX<sup>e</sup> siècle semble justement aller en ligne droite de sa disparition vers 1900 à sa réhabilitation vers 1990. Cette présentation est trop monolithique et ne met pas assez en relief les changements survenus dans cette réception au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Il suffit de lire l'un des ouvrages cités par Wolf – Jacques Thuillier, *Peut-on parler d'une peinture « pompier »* ?<sup>3</sup> – pour s'apercevoir que la fortune critique de l'art du XIX<sup>e</sup> siècle fut marquée par beaucoup plus d'intermittences au siècle suivant. Mais la partie la plus délicate du livre reste sa difficulté à définir précisément son sujet : de quel art au juste parle Norbert Wolf quand il évoque le « triomphe de la peinture du XIX<sup>e</sup> siècle » ?

Malgré son titre, l'ouvrage omet de donner une définition précise de ce qu'est « l'art des Salons ». Dans le chapitre final, l'auteur relègue les définitions au rang « d'outils de la sociologie de l'art », et se limite à constater « l'émergence de quelques similitudes » (p. 252). Wolf fait valoir que la hiérarchie des genres (en haut, l'histoire ; en bas, la scène de genre) et les modes de composition convenus (pyramidal et centré vers le héros, horizon infini pour donner au sujet une grandeur à la fois concrète et symbolique) prônés par l'Académie ne changèrent guère durant le XIX<sup>e</sup> siècle. Cela limitait certes l'innovation, mais donnait en revanche la possibilité à certains artistes de se distinguer par leur opposition même aux prescriptions en vigueur : dans la mesure où la surface des tableaux de Salons est généralement lisse afin d'augmenter l'illusion du réel, la règle régissant l'*opus operatum* (équivalent pour Wolf du principe mimétique de la *natura naturata*) donnait aux impressionnistes la possibilité de se distinguer en rendant visibles leurs coups de pinceaux, c'est-à-dire l'*opus operans* (équivalent pour Wolf de la *natura naturans*, p. 256). Le livre évite donc de s'essayer à donner une réponse au problème certes très complexe de la définition du titre, et semble écarter d'un même geste les développements théoriques trop soutenus. De ce fait, l'ouvrage se lit aisément et apporte cependant au lecteur un grand nombre d'aperçus et de détails érudits.

L'auteur présente un panorama de la création artistique des années 1830 à 1890 en Europe et aux États-Unis en abordant les principaux sujets de tableaux peints à cette époque : histoire antique et nationale, mythologie antique et régionale, scènes de genre à l'ancienne et contemporaines, paysages, tableaux à « critère social » (traduction dans l'édition française de « *Sozialthematik* ») et « critique de société » (traduction de « *Sozialkritik* », distinction p. 182), orientalisme (p. 189-220) et illustrations visant à soutenir la représentation de la Création en s'appuyant soit sur la Bible, soit sur les théories darwinistes (p. 232-243). Wolf indique lui-même de manière fréquente, mais non systématique, que les œuvres dont il traite ont figuré dans une ou plusieurs expositions de Salons, ce qui suggère une certaine pertinence de choix pour un livre intitulé « L'art des Salons ».

Le parcours proposé par Wolf, un vaste tour d'horizon, a le grand mérite de faire connaître à des lecteurs non-spécialistes de nombreux tableaux du XIX<sup>e</sup> siècle aujourd'hui incontournables. Mais au fil de la présentation des œuvres majeures de ce siècle, l'auteur saute sans cesse d'une thématique à l'autre, sans prendre le temps – ou sans avoir la place – d'approfondir les aspects abordés. Le lecteur se voit donc rapidement entraîné vers le ta-

bleau suivant, lequel est commenté à son tour par le biais d'une autre méthodologie : Wolf emploie tour à tour une analyse iconographique des œuvres, une approche socioculturelle qui met en avant le fonctionnement des Salons et des académies, on trouve également des échappées timides vers une analyse marxiste (économie du marché de l'art) ou psychanalytique (le *Zeitgeist* de la nation). Ceci fait que les 230 œuvres du livre ne sont reliées entre elles ni par une approche conséquente par sujets de tableaux, ni par un ordre basé sur le lieu de création, sur la chronologie ou tout autre fil conducteur. Malgré leurs titres, les six chapitres ne proposent donc pas réellement de classement et la proportion des chapitres entre eux n'est pas respectée : « Un regain d'intérêt » (p. 17-22); « L'économie culturelle du XIX<sup>e</sup> siècle » (p. 23-40); « Sur le boulevard du succès » (p. 41-51); « Pays et artistes » (p. 59-89); « Thèmes » (p. 129-250); « Phénoménologie de la peinture de Salon » (p. 251-264).

Le livre de Wolf constitue en revanche une intéressante contribution en tant qu'exemple de l'interaction des disciplines universitaires de l'histoire de l'art et des sciences culturelles, très présentes en Allemagne (*Kulturwissenschaften*). Les sciences culturelles visent justement à mêler différentes approches pour créer une vision à facettes multiples, sans privilégier aucune d'entre elles. Comme introduction à un si vaste sujet, l'ouvrage tient bien son pari en ouvrant une multitude de pistes à approfondir. Le large champ géographique traité est un point remarquable du livre, surtout parce qu'il parvient à démontrer que l'institution des Salons – et l'art qui y était promu – fut, malgré la centralité évidente de Paris, un phénomène transnational qui présente beaucoup plus de similitudes que de différences entre les pays. Il reste finalement à mentionner la parution en 2014 d'un autre ouvrage, limité certes à la France, mais qui fournit une perspective plus nuancée d'un XIX<sup>e</sup> siècle dépeint de manière un peu trop statique par Wolf. Dans *La peinture d'histoire en France 1860-1900*, Pierre Sérié présente un répertoire complet et illustré de toutes les œuvres qu'il considère comme des peintures d'histoire et qui furent exposées aux Salons durant cette période. Contrairement à Wolf, Sérié montre que ce genre a connu une appréciation assez variée de décennie en décennie<sup>4</sup>. Tandis que le livre de Sérié semble apte à servir de référence à des travaux et des débats, le livre de Wolf peut séduire par le choix et la qualité de ses reproductions sans risquer néanmoins de déclencher de controverses.

1. Norbert Wolf, *Giotto di Bondone*, (éditions allemande et française) Cologne : Taschen, 2006. Norbert Wolf, *Art Déco*, Munich : Prestel, 2013.
2. Le musée d'Orsay fut ouvert au public en 1986. Robert Rosenblum, *Les Peintures du Musée d'Orsay*, Paris : Nathan, 1989 (éd. américaine la même année, *Paintings in the Musée d'Orsay*, New York : Stewart, Tabori & Chang, 1989).
3. Jacques Thullier, *Peut-on parler d'une peinture « pompier » ?*, Paris : PUF, 1984.
4. Pierre Sérié, *La Peinture d'histoire en France 1860-1900. La lyre ou le poignard*, Paris : Arthéna, 2014.

